

ALGER, CAPITALE DE LA CULTURE ARABE

Le théâtre entame ses activités par "Le Dernier Conteur"

La section théâtre de l'événement de l'année, "Alger, capitale de la culture arabe", entamera ses activités à partir de lundi prochain.

Le quatrième art marquera ce début par la représentation de la générale de la pièce *Al Hakawati Al Akhir* (Le Dernier Conteur). Ecrite par le Marocain Abdelkrim Barchid, mise en scène par le Tunisien El Moundji Ben Brahim et jouée par pas moins de 22 comédiens algériens, la pièce revêt un cachet maghrébin. Sur le choix de commencer par la représentation de cette pièce, le commissaire de la section théâtre, M'hamed Benguettaf, a indiqué que "*Al Hakawati Al Akhir* a le mérite de réunir des talents maghrébains. La pièce a été écrite par un Marocain,



mise en scène par un Tunisien et interprétée par des Algériens. On aurait bien aimé intégrer des Mauritanais et des Libyens, mais pour le moment on se contente de ça", a indiqué M. Benguettaf lors d'une conférence de presse, animée mercredi

dernier, au Théâtre national algérien. Le conférencier n'a pas manqué de souligner à cette occasion, que la pièce *Al Hakawati Al Akhir* n'est qu'une parmi quarante-cinq autres qui seront présentées tout au long de cette année. Au sujet du critère sur lequel la section théâtre s'est basée pour choisir ces pièces, le conférencier a préféré jeter la balle dans le camp du comité de lecture, "lui seul est habilité à s'exprimer sur ce sujet". Le metteur en scène Al Moundji Ben Brahim a, de son côté, axé son intervention sur le message que véhicule la pièce. "Nous voulons montrer la nécessité absolue d'être moderne tout en restant authentique. Dans la pièce, c'est la dialectique modernité/authenticité qui est posée. Et je crois qu'à l'ère

de la mondialisation, on se doit de poser ce genre de problématique d'autant plus que les pays arabes ne cessent d'encaisser les coups venant de toutes parts".

Concernant l'histoire abordée dans la pièce, le metteur en scène a souligné qu'"il n'existe pas d'histoire ou promptement dit, mais un ensemble d'histoires".

Comment? "Le personnage principal (al goul) raconte aux gens de sa communauté une chaîne d'histoires sur sa propre vie quotidienne". Il faut souligner que ce genre de théâtre, on le retrouve chez le dramaturge Abdelkader Alloula.

Ainsi donc, rendez-vous est pris pour lundi 22 janvier. Une pièce à ne pas rater.

Hakim C.

N'arrivant pas à éditer son roman, un handicapé moteur lance un appel de détresse

Ghebraoui Slimane est né en 1979, il est handicapé moteur. Ses deux mains sont paralysées à un degré avancé et il ne peut maîtriser physiquement l'écrit. Vu l'impossibilité pour lui de tenir un stylo convenablement et d'écrire lisiblement, il quitta l'école prématurément. Articulant difficilement, il nous apprend cet épisode de sa vie. Personne, encore moins les responsables de l'éducation et les autorités en général, qu'il n'a pas manqué de solliciter, pourtant, selon lui, ne lui est venu en aide pour combler un tant soit peu ce dont la nature l'a privé.

Pourtant, des soins indiqués dans pareil cas et des écoles spécialisées pour dépasser ce handicap et prétendre à sa part du savoir pour ne pas rester en marge de la société devraient bien exister.

Ce jeune homme, originaire du village Mesroub, dans la région de Mekla, n'a pourtant pas perdu espoir. Ses efforts personnels l'ont amené à pouvoir se servir d'un ordinateur et de préparer un diplôme en tamazight. Hélas, même avec cette ébauche, qu'on imagine très pénible pour lui, il n'est pas au bout de ses peines. Ayant réussi à écrire un roman dans sa langue maternelle, il bute devant des difficultés, surtout financières, pour son édition. Souffrant du peu d'égards de tous ceux qu'il a sollicités et du manque d'orientation, Slimane en est toujours à trimpler son manuscrit sous le bras sans trouver un éditeur attentif à son ardent désir qui est celui de pouvoir goûter au fruit de son travail et pourquoi pas se lancer dans une carrière d'écrivain.

A compte d'auteur, notre interlocuteur nous dit, à nous qui le présumons d'emblée, que c'est du domaine de



l'utopie pour lui qui est dans le dénuement total et c'est par le biais de notre journal qu'il lance un appel à tout éditeur ou autre, les autorités particulièrement, pouvant l'aider à avoir la part active qu'il veut avoir dans la société et dans la vie.

De la volonté, il en a à revendre ainsi que le désir de participer à l'évolution des choses dans notre société. Cela est facilement décelable à travers le choix du sujet qu'il a choisi de traiter dans ce qui est son premier roman qu'il a intitulé *Thadjalt dhemis* (la veuve et son fils) qui traite du problème de la femme. "Cette dernière, nous dira-t-il, est éternellement victime chez nous, de surcroît quant elle est soumise à des situations particulières, comme le divorce ou le veuvage, d'où le regard trop sévère de la société. Elle est toujours mal vue quel que soit son

comportement." C'est justement un cas de ce genre, tout à fait captivant et illustratif, que notre ami nous narre à travers l'histoire d'une jeune femme dont le mari a perdu la vie en tentant de défendre le village qu'ils habitent, attaqué par une bande de voleurs. La femme, très belle et très jeune et refusant de se remarier, a fini par réintégrer son domicile parental car ne pouvant plus supporter les injustices et les reproches complètement imaginaires dont elle fait l'objet. Sa vie devient un véritable cauchemar.

Pour pouvoir subvenir à ses besoins, élever son enfant et lui donner une éducation, elle se met au service de ses voisins pour lesquels elle travaillera, ainsi que son fils qui a fini par quitter les bancs de l'école prématurément, faute de moyens. Ce dernier, Nouva, s'est vu même refusé la main de la fille qu'il aime, Thiziri, avec laquelle il a noué une histoire d'amour, pour la marier à un homme riche du même village. Notre auteur termine son récit par une pointe d'optimisme, puisque le fils a fini par devenir un grand bijoutier respecté de tous et a pu se défaire, lui et sa mère, de la misère. "Même dans l'écriture, il faut toujours entretenir l'espoir, apprendre à ne pas courber l'échine et lutter devant les situations difficiles."

Ce roman, dont toutes les parties sont illustrées par des dessins, représente l'un des sujets parmi les innombrables qui caractérisent notre société et notre époque que Slimane voudrait aborder en usant de sa langue maternelle, une manière pour lui de participer au développement de celle-ci. Mais pour cela plus d'égards et d'aide sont nécessaires, ce qui est loin de l'être présentement.

La seule oreille attentive qui aurait été sensible à ses doléances est celle du directeur de la Maison de la culture de Tizi-Ouzou qui aurait promis, nous dit notre interlocuteur, "de faire quelque chose". Il espère vivement que cette promesse ne sera pas vaine.

R. A.

ASSOCIATION ANZA

Remarquable travail de valorisation et de promotion de la femme

Anza est une association culturelle exclusivement féminine à Boudjima, une commune de la wilaya de Tizi-Ouzou, et qui a vu le jour le 29 octobre 1998 sous la férule de quelques jeunes filles de la région. Le nom donné à l'association n'est pas fortuitement venu mais profondément significatif. En effet, Anza, dans la mythologie berbère, possède une interprétation importante. Il s'agit d'un cri qui revient et qu'on entend au lieu et à l'heure où quelqu'un a été assassiné et cela durera tant que l'âme du défunt n'est pas vengée.

"Le choix de cette appellation, nous explique M^{me} Oulmi Djedjiga, présidente de l'association, obéit à notre souci et désir de ressusciter la femme kabyle, grande et noble à travers l'histoire et de la promouvoir en lui offrant un cadre où elle peut s'aplanir. Notre action vise les filles des divers villages de notre région que nous aidons à réaliser leurs vœux professionnels et vocations pour s'insérer dans la société." Une sorte "d'allégorie" que nos courageuses jeunes filles ont décidé de conjuguer à la réalité sociologique de la femme algérienne et kabyle en particulier, "socialement assassinée", qu'elles ont juré de venger.

Dans ce sens, notre interlocutrice nous apprendra que des cours d'alphabétisation sont organisés au profit des femmes, celles généralement nées dans les années 1950, en tamazight en premier lieu, puis en français et en arabe par la suite. Ce travail est rendu possible et efficace grâce au concours de l'Office national d'alphabétisation. Ce travail est complété par un autre en direction des filles ayant quitté l'école prématurément. "Nous agissons de concert avec les centres de formation de Tizi-Ouzou et d'Ait Aissa Mimoun vers lesquels nous orientons les filles qui ont un bon niveau, parmi toutes celles que nous recevons et que nous initions aux divers métiers comme la couture, la coiffure, la broderie... pour l'obtention d'un diplôme d'Etat. Beaucoup d'entre elle ont une réussite exemplaire dans leur vie professionnelle aujourd'hui." Des cours en psychologie, gynécologie, droit... sont aussi organisés avec l'apport de la Ligue de prévention de Tizi-Ouzou.

Sur un plan purement culturel, les sympathiques et dynamiques jeunes filles d'Anza se sont distinguées par la récupération des recettes de l'art culinaire ancestral kabyle qu'elles exhibent avec beaucoup de fierté à chacune de leurs sorties lors de manifestations culturelles auxquelles elles prennent part, des divers villages de Kabylie, à Alger et Ain Delia en passant par les cités universitaires et le Festival africain. Ces plats, dont elles ne cessent de louer les vertus médicinales, notamment, constituent pour elles un patrimoine non seulement à préserver pour l'histoire mais à remettre au goût du jour. "Nos mères et grands-mères, auxquelles nous rendons hommage aujourd'hui, ont élevé des générations d'hommes avec seulement ces choses simples extraites exclusivement de la nature", argumente M^{me} B. O. avec une pointe de fierté.

Elle présente chaque plat avec son nom et sa composition et en citant leurs bienfaits sur tous les plans. "Tenez, par exemple, *thahrith* est préparée uniquement avec de la semoule et de l'huile d'olive, elle peut guérir l'eczéma", renchérit-elle. Cette "collection" leur a valu une attention toute particulière de la part des visiteurs lors des expositions organisées par la Maison de la culture de Tizi-Ouzou où nous les avons rencontrées.

M^{me} B. O., qui est la trésorière de l'association, regrette, malheureusement, le manque de moyens. Hormis l'APC qui vole à leur secours avec le paiement des factures d'électricité et d'eau de leur local, "trop exigü du reste", dira-t-elle, et l'APW qui leur a alloué par deux fois de petites subventions, les activités ne fonctionnent que grâce à l'abnégation et aux cotisations des adhérentes. "Même les cours sont assurés par ces dernières à des prix symboliques", ajoute-t-elle. Elle ne désespère pas de susciter plus d'égards pour le travail que l'association fait de la part de tout le monde. "Mais nous tenons à remercier tous ceux qui nous sont venus en aide", ont fini par dire en chœur M^{me} Oulmi et B. O. Bon courage les filles !

R. A.

Le thé et ses vertus dans la wilaya d'Adrar

Dans les régions du Nord, le café est de rigueur et sa consommation fréquente et régulière permet à son consommateur de se sentir bien dans sa peau. Par contre, dans la wilaya d'Adrar, la boisson privilégiée demeure bien entendu le thé.

Outre son pouvoir astringent et antiseptique, le thé doit ses qualités à la présence de flavonoïdes anti-oxydants dont l'action serait quatre fois plus puissante que la vitamine C.

Il favoriserait lorsqu'il est vert la prévention de certains cancers (urinaires et digestifs) et les maladies cardiovasculaires.

La préparation nécessite tout un rituel. Il doit répondre au critère des 3 lettres.

La première correspond aux bragues, la deuxième au groupe, à l'assistance et la troisième aux conversations, aux chants.

Le plateau doit comporter outre les verres deux théières. L'une qui doit servir à faire bouillir le thé, c'est le phénomène de la décoction, à l'inverse du Nord où l'on procède à une infusion. La deuxième théière sert à filtrer le thé (liquide) auquel on ajoutera du sucre.

Puis on remet de l'eau dans la première théière qu'on déposera sur le brasero.

Le préparateur essaie de trouver le bon dosage pour le sucre et évitera de le servir avec de la menthe pour mieux

apprécier sa saveur.

La menthe ne sera rajoutée qu'à la seconde fois pour parfumer le thé.

Le rituel est de trois verres. Si le premier est pour la saveur, le deuxième pour le parfum, le troisième est pour la séduction.

Avec quatre petites calories par tasse seulement, si on le boit sans sucre, il n'a donc pas usurpé sa réputation de "breuvage de minceur". Au Japon, par exemple, il y a des maîtres de thé. Le thé est une excellente source de fluor qui joue un rôle essentiel dans la prévention de la carie dentaire. Très pauvre en sodium, le thé est autorisé au cours d'un régime sans sel. Mais attention, comme toutes les bonnes choses, il faut le consommer avec modération.

Il est préférable de ne pas en boire durant les repas. Il risque de former des taches brunes sur l'émail des dents. Enfin, trop de théine en fin de journée peut gêner l'endormissement.

Le thé, breuvage millénaire, est à la fois saint, désaltérant et savoureux.

Et si vous ne l'appréciez pas en boisson, utilisez-le pour rincer vos cheveux, sans s'ils sont blonds.

Ils s'illuminent ensuite de magnifiques reflets cuivrés.

Le thé confère des vertus stimulantes sur les plans physique et intellectuel.

El Hachemi

BIBLIOTHEQUE NATIONALE D'ALGERIE

Dans le cadre des activités culturelles et scientifiques, organisées par la Bibliothèque nationale d'Algérie, le D^r Amin Zaoui, directeur général, a l'honneur et le plaisir de vous inviter à

assister aux portes ouvertes : Trésors de la Bibliothèque nationale d'Algérie : fonds des manuscrits et l'art de conserver. Lundi 22 janvier 2007 à 9h à la salle Rouge.